

# Le pavillon des miroirs ou l'éclatement d'un territoire imaginaire

Stefan Psenak

Numéro 105, février 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Psenak, S. (2000). Le pavillon des miroirs ou l'éclatement d'un territoire imaginaire. *Liaison*, (105), 10–13.

Photo : Alexandre Oktam



# Le pavillon des miroirs

## ou l'éclatement d'un territoire imaginaire

**Stefan Psenak**

**D'abord une mise au point :** j'emprunte délibérément le titre du premier roman de Sergio Kokis<sup>1</sup>, non seulement pour donner du relief au titre de mon propre texte mais aussi, et surtout, parce que l'inscription fulgurante de Kokis dans la littérature québécoise appelle un rapprochement avec un phénomène de plus en plus probant, ici même, dans ce que d'autres avant moi ont convenu d'appeler l'Ontario français. Même si pour la notion de fulgurance, il nous faudra repasser.

Cela étant dit, qu'on se rassure, la deuxième partie du titre est bien de moi.

Mais pourquoi diantre ouvrir un texte qui doit porter sur l'Ontario français et ses artistes par un rapprochement avec un auteur «québécois»?

Tout simplement parce que ce qui se passe ici et maintenant se passe aussi ailleurs au même moment, sans que l'on puisse affirmer hors de tout doute raisonnable qui des uns ou des autres ont été à l'origine de tel ou tel courant, tel ou tel mouvement, tel ou tel changement. Bien sûr, le poids du nombre fait souvent pencher la balance sur un côté davantage que sur l'autre, mais de telles considérations sont au demeurant futiles, puisque ce qui nous intéresse ne doit être envisagé et mesuré que dans une perspective évolutionniste voire, pour reprendre un terme à la mode, globalisante. Et l'Ontario français, fort heureusement, est perméable — bien qu'il n'en soit pas toujours conscient ou que sa volonté de conscience ne soit pas toujours manifeste — à l'apport des écrivains venus d'ailleurs qui s'emploient à construire des œuvres personnelles qui, par la force des choses et les divers lieux d'origine d'où elles émanent, sont d'emblée en rupture

avec le discours fondateur dont a déjà fait éloquentement état le professeur François Paré<sup>2</sup>. Ainsi, la pratique de l'écriture en Ontario français présente des visages et des voix multiples qui ont contribué à faire de la littérature actuelle ce qu'elle est, c'est-à-dire une littérature qui ne s'inscrit plus dans la voie unique de la quête identitaire si intimement liée au concept révolu de la «souchitude». Plus avant, la lecture des œuvres de ces écrivains venus d'ailleurs nous permet d'établir que la conscience du minoritaire ou, dans certains cas, du «minorisé» et du rapport ambigu qu'il entretient avec la majorité n'est pas au cœur de leurs préoccupations. L'Ontario français devient un lieu comme un autre, un lieu intégré qui participe à une identité plus vaste, une identité «transculturelle», pour emprunter le mot d'Hédi Bouraoui. Du reste, la simple lecture des noms des membres de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français (AAOF)<sup>3</sup> suffit à donner un aperçu de la diversité ethno-culturelle des écrivains d'ici.

Mais revenons à la question qui se veut à la base même de cette réflexion : «L'Ontario français se reconnaît-il dans ses artistes?» À priori et pour autant que les écrivains soient des artistes et pour autant que leur contribution à l'Ontario français (et plus spécifiquement aux arts franco-ontariens) puisse être établie, je réponds : «oui». Je me propose de mettre de l'avant quelques éléments qui s'intéresseront davantage à la littérature mais dont les corrélations avec d'autres champs disciplinaires — en particulier le théâtre — me semblent sinon flagrantes, à tout le moins légitimes.

### Sur les territoires imaginaires

Il m'apparaît primordial d'expliciter ma pensée sur ce que j'entends par «territoire imaginaire».

Au risque de surprendre et même de déplaire, je dirai ceci : l'Ontario français n'existe pas. C'est-à-dire que, ne possédant pas de frontières propres — les frontières que d'aucuns lui prêtent sont en

réalité celles de tout l'Ontario —, il ne peut être circonscrit et tracé sur une carte géographique<sup>4</sup>. L'Ontario français est donc un concept abstrait si on choisit d'y référer comme à un territoire. Le découpage régional que le sociologue Roger Bernard en propose — et qui n'est en fait qu'un simple constat statistique — nous permet certes de mesurer à quel point les francophones habitant l'Ontario sont éparpillés sur le territoire, et cela même si l'on peut assez facilement identifier certains lieux de convergence. «Il y a plusieurs Ontario français<sup>5</sup>», écrivait Roger Bernard en 1993. «Envisagé comme milieu, l'Ontario français nous apparaît comme un ensemble plutôt éclaté de régions et de communautés (...)»<sup>6</sup>, renchérit la géographe Anne Gilbert. Sa proposition spatiale de l'Ontario français m'apparaît juste : «On peut définir l'espace franco-ontarien comme l'espace structuré par les lieux où l'on vit en français en Ontario (...). L'espace franco-ontarien fait aussi référence aux liens qui rattachent ces lieux entre eux et qui ont fait émerger de véritables réseaux d'institutions franco-ontariennes(...)»<sup>7</sup> Notez la terminologie: on parle ici de «milieu» et d'«espace». Serait-ce que la notion de «territoire» ne pourrait s'appliquer que si elle est accompagnée de l'épithète que je lui ai accolée dans le titre de mon article?

Et pour illustrer autrement la complexité de définir l'Ontario français, je reprends les mots de René Dionne qui écrivait: «Sont franco-ontariennes pour nous les œuvres écrites en français par des auteurs qui sont nés en Ontario, ou qui habitent cette province, ou qui ont écrit la plupart de leurs ouvrages pendant qu'ils y résidaient, ainsi que les œuvres de langue française dont l'Ontario est le cadre ou le sujet»<sup>8</sup>.

Il n'en demeure pas moins que si, géographiquement parlant, l'Ontario français n'est en fait qu'un amalgame de régions à plus ou moins forte densité francophone, il existe bel et bien dans l'imaginaire de ceux qui s'en réclament. On imagine alors, comme en fait état Anne Gilbert, toutes sortes de corridors de circulation, de réseaux de communication et d'autres canaux de légitimation des conditions d'existence d'un peuple. Les collèges communautaires francophones de l'Ontario en sont un bel exemple, tout comme la proposition visant la création d'une université franco-ontarienne et que les promoteurs — on comprendra facilement pourquoi, étant donnée la complexité de la chose — semblent avoir des difficultés à définir.

C'est en cela, donc, que l'Ontario français est un territoire imaginaire.

Mais qu'on me comprenne bien: j'aime cette notion de «territoire imaginaire». Je la chérie et souhaite la voir baigner de la plus vive lumière, celle qui vient de l'intérieur. Les territoires imaginaires possèdent des sols fertiles, des forêts vierges et des champs luxuriants qui s'étendent jusqu'à la ligne de l'horizon et même au delà, de

l'autre côté de ce qui pourrait être une frontière mais qui n'en est indiscutablement pas une. L'imaginaire ne connaît pas de frontière.

Les territoires imaginaires sont aussi, à n'en pas douter, les seules terres d'accueil dignes de ce nom pour les artistes, ces hommes et ces femmes qui répondent à l'appel de la fragilité<sup>9</sup> pour en faire leur outil de travail, l'essence de leur langage, la matière première des monuments petits et grands qu'ils rêvent d'ériger. Les territoires imaginaires sont d'abord ceux à occuper, en soi et pour soi. Les territoires imaginaires sont des territoires occupés par l'universel et, pour cette raison qui se suffit à elle-même, ils finissent bien souvent par transcender le concept de l'exiguïté<sup>10</sup> auquel on voudrait bien, trop souvent, les confiner.

### Sur l'agir des artistes

«Agir, c'est modifier la figure du monde»<sup>11</sup>, écrivait Sartre. «Toute forme sérieuse d'art, de musique, de littérature est un acte critique»<sup>12</sup>, avançait le philosophe du langage George Steiner. Tel est le travail qui attend, ici comme ailleurs, l'artiste. Et encore : «La création esthétique est intelligente au plus haut degré. L'intelligence d'un grand artiste peut être de l'ordre de l'intellectualité souveraine»<sup>13</sup>, poursuivait Steiner. Voilà qui devrait nous reconforter et nous instruire sur le rôle et la valeur de l'artiste. Car aussi bien nous l'avouer sur-le-champ, on se méprend souvent, ici comme ailleurs, sur le sens de l'agir de l'artiste.

Lorsque l'artiste crée une œuvre, il modifie, consciemment ou non, la figure de son monde; il pose un acte qui doit être considéré comme une critique de ce monde. Mais ce qui est primordial, pour l'artiste, c'est d'abord et avant tout de trouver un langage qui lui soit propre. Son expression à travers ce langage inventé, réinventé ou plus traditionnel, causera parfois des problèmes de communications entre l'artiste et le lecteur, le regardeur ou le spectateur. En fait, c'est en grande partie cette réalité intrinsèque à l'acte de création qui fait en sorte que nombre d'œuvres immenses ont trouvé — et trouvent aujourd'hui encore — peu d'échos au moment de leur création, l'Histoire de l'art regorgeant d'exemples en ce sens. Serait-ce que l'artiste s'est placé au-dessus de la mêlée en créant son langage et en étant le seul à en posséder les codes et les clés? Serait-ce que la modification de la figure du monde par l'agir créateur bouscule et choque et qu'elle demande un certain recul à celui qui la reçoit pour qu'il puisse l'assimiler? J'opte pour ma seconde hypothèse.

«[La littérature et les arts] exposent une réflexion, un jugement de valeurs sur l'héritage et le contexte qui sont les leurs», écrivait encore George Steiner dans son remarquable essai intitulé *Réelles présences — Les arts du sens*. Mais tous les artistes ne sont pas des penseurs, m'opposerez-vous. Cela va de soi, vous répondrai-je. Personnellement, je ne



Photo : Marc LeMyre

suis porté ni vers un art au service d'une cause, ni vers un art au service de rien. Ce qui m'intéresse, c'est l'art qui porte en lui sa propre cause, son propre rien. Voilà pourquoi les postulats de Steiner me sont si chers et voilà aussi pourquoi je crois que la création des œuvres les plus déterminantes de ce siècle a indubitablement été accompagnée d'une réflexion parallèle profonde.

Dans ce territoire imaginaire qu'est l'Ontario français, les conditions sont on ne peut plus favorables, il me semble, pour que les écrivains et les autres artistes travaillent dans une symbiose création-réflexion. De la minorisation, du misérabilisme, de l'assimilation, de l'oppression, qui relèvent pour moi de préoccupations réelles mais qui constituent des thèmes un peu surannés, je retiens peu. L'écrivain d'aujourd'hui poursuit sans doute une quête d'identité intérieure davantage que collective. Il ne se sent plus la responsabilité de porter seul sur ses épaules une cause qui s'essouffle et se regonfle de façon cyclique et chronique. Mais il n'est pas moins altruiste pour autant; disons qu'il se permet de prendre une longueur d'avance sur plusieurs pour mieux pouvoir regarder derrière. L'écrivain de cette fin de siècle travaille à renouveler le langage, son langage et contribue ainsi à inscrire la littérature dans la modernité. Cela est particulièrement vrai en Ontario français et nous ramène à l'importance de l'apport des écrivains venus d'ailleurs, apport qui a largement modifié le paysage littéraire de l'Ontario français à un moment donné de son développement. La littérature franco-ontarienne est encore somme toute assez jeune et peut se compter privilégiée d'avoir été nourrie – et de continuer à l'être – par l'arrivée de ces écritures qui s'inscrivent dans la mouvance des choses et des gens.

### D'ici ou d'ailleurs

Les écrivains franco-ontariens sont de plus en plus nombreux; les voies de leurs langages tout comme leurs lieux d'origine sont multiples. En cela, la littérature franco-ontarienne ne diffère pas de la littérature québécoise ou française. Les écrivains franco-ontariens venus d'ailleurs, qui ne sont donc pas nés dans ce territoire imaginaire – et qui ne sont plus une minorité à l'intérieur d'une minorité –, ont aujourd'hui leur place dans le paysage littéraire franco-ontarien, ce qui ne fut pas toujours le cas. La croissance exponentielle du nombre de maisons d'édition y est sans doute pour quelque chose, mais il y a plus: cela s'explique tout simplement par le fait que la société littéraire constitue ni plus ni moins un microcosme de la société en générale. C'est là qu'intervient le fameux pavillon des miroirs: miroirs grossissants, déformants, concaves, convexes, fidèles, le jeu de notre enfance devient le lieu de tous les regards vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis des autres.

Nos écrivains venus du Québec, de l'Acadie, de la France, de l'Allemagne ou de la Tunisie, tout comme ceux nés ici, nous donnent à lire et à voir un autre imaginaire nourri par notre ouverture à l'autre, par une altérité probante, par nos contradic-



«Les territoires imaginaires possèdent  
des sols fertiles, des forêts vierges et des champs  
luxuriants [...]»

tions et nos réflexions dans et sur cette ouverture, un imaginaire qui, à partir du moment où nous y posons les yeux, n'est plus ni tout à fait leur ni tout à fait le nôtre, mais qui se trouve plutôt à la croisée des chemins et des cultures, dans un espace propice au questionnement et à la remise en cause de soi propre à toute démarche artistique qui se respecte.

### Bousculer et déranger

Dans un de ses derniers livres, Marguerite Duras disait : «Écrire c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit.»<sup>14</sup> Dans ce prolongement, créer, c'est bousculer et déranger, aussi, dans la force de l'effacement derrière l'objet, derrière ce qui a été dit dans le silence de la solitude. Cela est vrai partout. Et l'Ontario français, Dieu merci, est bousculé et dérangé par ses artistes, par ses écrivains qui lui donnent à voir et à lire des œuvres dans lesquelles il se reconnaîtra un peu, totalement ou pas du tout, mais qui l'amèneront assurément à une meilleure connaissance de lui-même et de l'autre.

Néanmoins, n'oublions pas que les lecteurs, les spectateurs de théâtre et les mélomanes franco-ontariens sont avant tout lecteurs, spectateurs et mélomanes. Dès lors, on peut se demander ce qui les intéresse. Il y a autant de réponses qu'il y a de disciplines et de formes artistiques. Mais qu'il veuille rire ou réfléchir, qu'il veuille se laisser

bercer par une voix chaleureuse ou interpeller par une toile, le lecteur, le spectateur, le public attend de l'artiste qu'il ne sous-estime pas son intelligence. Le lecteur, le spectateur, le public franco-ontarien pourra se reconnaître dans ses artistes tant et aussi longtemps que les artistes se proposeront et proposeront au public d'aller toujours plus loin dans leur *réelle présence* au monde.

*Ce texte a fait l'objet d'une communication donnée par l'auteur en mai 1999, dans le cadre du colloque du Centre de recherche en civilisation canadienne-française intitulé «L'Ontario français se reconnaît-il dans ses artistes?»*

<sup>1</sup> Sergio Kokis, *Le pavillon des miroirs*, roman, XYZ Éditeur

<sup>2</sup> François Paré, «Pour rompre avec le discours fondateur : la littérature et la détresse», in *La littérature franco-ontarienne : enjeux esthétiques*, Le Nordir

<sup>3</sup> L'AAOF compte plus de 160 membres. Nous faisons ici référence au «Répertoire des membres» 1998-2000.

<sup>4</sup> Yves Saint-Denis, dans *101 faits historiques de l'Ontario français* (Nous, numéro 1, FESFO, 1999) propose une carte de l'Ontario qui reprend le tracé de la province sur lequel il identifie les bastions de la francophonie ontarienne, ce qui selon nous ne fait qu'appuyer les thèses de Roger Bernard et d'Anne Gilbert qui suivent. Soulignons que notre notion de «territoire imaginaire» pourrait aussi, in extenso, s'appliquer à l'Acadie d'aujourd'hui et que l'Ontario français serait, pour adapter une image populaire acadienne «partout où vivent des franco-ontariens».

<sup>5</sup> Roger Bernard, «La culture éclatée», in *Liaison*, numéro 73, 15 septembre 1993, p. 12-14.

<sup>6</sup> Anne Gilbert, *Espaces franco-ontariens*, Le Nordir, 1999.

<sup>7</sup> *Ibid*

<sup>8</sup> René Dionne, *Anthologie de la poésie franco-ontarienne*

<sup>9</sup> Lire à ce sujet François Paré, *Théories de la fragilité*, Le Nordir, Ottawa, 1994. Cet essai qui devait porter uniquement sur l'Ontario intègre en outre des textes sur Paul Savoie (originaire du Manitoba) et Herménégilde Chiasson (Acadie), ce qui nous apparaît comme représentatif de la parenté d'esprit et de discours entre toutes les communautés francophones du pays.

<sup>10</sup> Nous ne remettons pas en cause la théorie que François Paré met de l'avant dans *Les littératures de l'exiguïté* (Le Nordir, Ottawa, 1992); seulement, nous disons que nombre d'œuvres émanant de l'exiguïté accèdent, à partir de leur lieu d'origine, aux champs littéraires majoritaires.

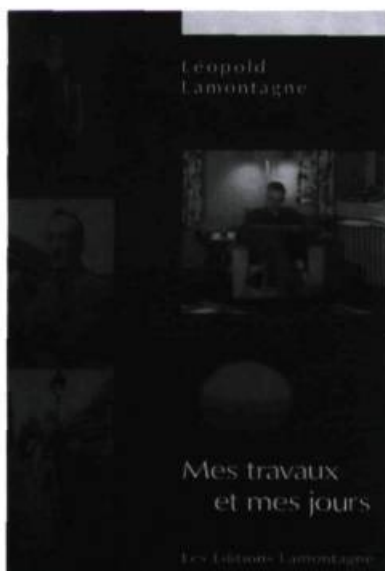
<sup>11</sup> Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant*, Gallimard, 1943.

<sup>12</sup> George Steiner, *Réelles peines*, Gallimard, 1991.

<sup>13</sup> *Ibid*

<sup>14</sup> Marguerite Duras, *Écrire*, Gallimard, 1993.

## Nouveauté



Léopold Lamontagne  
*Mes travaux et mes jours*  
 Les Éditions Lamontagne  
 Gloucester, 1999, 384 pages  
 19,95 \$

### Mes travaux et mes jours

*Mes travaux et mes jours*, testament littéraire de Léopold Lamontagne, est un fleuve de renseignements non seulement sur la vie et l'œuvre d'un homme exceptionnel, mais sur l'évolution des courants social, culturel et politique dont il a été témoin privilégié sur une période de tout près de 90 ans.



**Pour commander: (613) 748-0850**